

Les caves du Vatican

IL vient d'arriver une mésaventure assez cuisante à la fois à M. André Gide et à la Comédie-Française. Les caves du Vatican, quoiqu'on en ait pour un auteur chargé d'ans et d'honneurs, sont un des fours les plus noirs de la saison.

Au vrai, on ne comprend pas. Ou plutôt on comprend trop. On s'était dit que le nom de M. Gide et le snobisme aidant, *Les caves du Vatican* seraient un succès. Pensez donc, une « farce » qui animerait devant les yeux des spectateurs les personnages d'un roman peu lu mais célèbre et où toutes les ressources d'un esprit subtil prendraient l'aigu du dialogue, le vernis des décors, le brillant des costumes, la présence de la vie !

Mais c'était là précisément où était l'erreur. Que M. Gide se soit amusé à transformer son roman en pièce de théâtre, cela ne regardait que lui. Mais que des hommes de théâtre, eux, aient oublié les nécessités impérieuses de leur art, voilà qui est grave.

Nous ne voulons pas dire qu'il faille interdire aux romanciers de transformer leurs romans. Dieu merci, nous voyons assez de romans devenus dialogues et vues de cinéma ! Sur la scène, on a eu également quelques réussites. Assez rares. Au surplus, il y a romans et romans. Il y a ceux qui sont conçus de telle manière qu'on pourrait les appeler des romans-tragédies. M. François Mauriac tirerait bien plus valablement que M. André Gide des pièces de ses romans. Mais M. Mauriac préfère écrire directement pour le théâtre. Ce qui est mieux.

M. Gide pourrait arguer que *Les caves du Vatican* ne sont pas un roman, mais une « sottise ». Maintenant il nous sert une « farce » qui n'est pas du tout une farce. Nous n'en sortirons jamais.

Cet échec retentissant est plein de leçons, qui, bien entendu, ne serviront pas à l'auteur. Il est bien trop au-dessus de ces contingences.

D'abord la vieille et poussiéreuse leçon classique des « genres ». Pousiéreuses, parce qu'aujourd'hui, placés comme nous sommes au terme de la confusion, ce qui était logique en tout de règles pour l'art dramatique, semble le comble du démodé et du ridicule. Voir ! Bien des indices nous permettent de dire qu'on commence à en avoir assez de la pénible anarchie spirituelle d'aujourd'hui.

Donc, ne prendre dans un roman que ce qui est scénique, ou plutôt laisser le roman où il est : à sa place. Ensuite, se méfier des trouvailles qu'on croit audacieuses, telle que celle de faire dire par un disque ce que pense un personnage en scène ce qui n'est qu'une manière de revenir à ces assommants monologues *a parte* dont le théâtre s'était à peu près débarrassé.

Enfin, et surtout, se soucier de plaire au public. C'est la grande règle. Dès qu'on s'en écarte, le public s'écarte de vous. Plaire, qu'est-ce à dire ? C'est tout simplement soutenir l'intérêt, c'est accrocher le spectateur, le faire se pencher vers la scène l'obliger à participer de cœur et d'esprit à l'action, le voir s'animer, s'indigner, pleurer ou rire ; en un mot, ne faire plus qu'un avec lui, bloc vivant et vibrant des tréteaux, des corbeilles et du parterre.

Rien de semblable, à de très rares exceptions près, pour *Les caves du Vatican*. Ah ! qu'il y a loin d'André Gide à Sacha Guitry !

Nous avons vu, dans la même quinzaine *Deburau* et *Les caves*, nous sommes passés d'une des meilleures pièces du répertoire contemporain (en fait, un chef-d'œuvre qui durera autant que le théâtre français) à une pièce qui se traîne de plus en plus languissant (elle ne serait même pas supportable sans de remarquables interprètes) à travers dix-sept tableaux et se termine soudain dans l'indifférence des spectateurs à moitié endormis, mais polis, et qui saluent la fin, une fois qu'ils se sont aperçus que c'était la fin, de quelques rares applaudissements.

M. André Gide aura coûté cher à la Comédie-Française.

Pouvons-nous demander que les crédits alloués à cette Compagnie soient un peu mieux menagés et qu'on donne sur ses plateaux un véritable théâtre et non des *digests* de romans ?

Comme il est de règle dans cette illustre maison les acteurs furent excellents. Nous retenons spécialement Mmes Béatrice Bretty, Berthe Bovy, Jeanne Moreau, Renée Faure et MM. Jean Meyer, Chamarrat, Henri Rollan, Roland Alexandre.

La très habile mise en scène était de M. Jean Mayer, les décors et les costumes, très réussis, de M. J.-J. Malclès.

Jean VISSOUZE